

Vie des arts

La jeune gravure canadienne

Eddy-L. MacFarlane

Numéro 19, été 1960

URI : id.erudit.org/iderudit/55222ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN 0042-5435 (imprimé)
1923-3183 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

MacFarlane, E. (1960). La jeune gravure canadienne. *Vie des arts*, (19), 8–11.

Tous droits réservés © La Société La Vie des Arts, 1960

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org



La jeune gravure canadienne

par Eddy MacFARLANE

Ne nous leurrions pas. La gravure est encore au Québec une forme d'art dont l'audience est des plus restreinte. Hors quelques rares amateurs, le public — nous parlons naturellement d'un public sensible aux manifestations artistiques — confond généralement *gravure originale* et *reproduction photomécanique*. Ce qui ne favorise guère l'extention du marché de l'estampe.

Conjoncture peu encourageante certes, qui justifierait à elle seule l'absence de vocations. Mais l'art et la raison ne sont pas toujours synchrones. Le plus beau témoignage nous en est donné par quatre jeunes graveurs de Montréal qui semblent avoir fait leur la fière devise des princes d'Orange : *Il n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre, ni de réussir pour persévérer.*

Choix audacieux ! De la part de ces jeunes artistes, bien sûr, mais aussi, mais surtout, de la part d'une non moins jeunes maison d'édition montréalaise, la benjamine sans doute, qui a osé la publication d'une suite de sept eaux-fortes, précieusement réunies en un album grand format.

Disons-le bien haut — et notre jugement, sans complaisance, ne comporte aucune concession au jувénilia — le résultat est plus qu'une promesse d'avenir : c'est une réussite; et au delà de celle-ci un acte de foi en une discipline artistique digne de retenir l'attention d'amateurs exigeants.

Mais ouvrons l'album que nous soumettent les Editions Goglin. Quatre artistes, nous l'avons dit, participent à l'oeuvre : Marie-Anastasié, Janine Leroux, Françoise Bujold, Richard Lacroix.

En un vibrant message, message de poète, Guy Robert, réalisateur de l'édition, nous invite à partager son enthousiasme :

*Oasis de joie burinée
hantées de gestes incisifs
images espérées
images venues de loin
visions surgies de mains
tendues vers la clarté lucide*

◀ MARIE-ANASTASIE
VESPÉRALES : 1959

FRANÇOISE BUJOLD
CES MATIÈRES DE PAILLE :
1959 ▶



Joie burinée... C'est bien l'expression qui convient à l'eau-forte polychrome de Marie-Anastasie : *Vespérales*. Par ses volumes volontaires, que tempère une apaisante luminosité, l'artiste sait nous faire partager, sans nous l'imposer le moment d'une contemplation. L'oeuvre participe à la fois du vitrail et de la mosaïque. Mais d'un vitrail, mais d'une mosaïque qui se seraient féeriquement libérés des impératifs de la matière.

Soeur Marie-Anastasie — car il s'agit en effet d'une religieuse — s'est déjà affirmée auprès d'un certain public par ses peintures que d'aucuns nomment abstraites. La louera-t-on assez de s'affranchir encore, dans cette nouvelle discipline, des affreux poncifs qui masquent leur indigence sous le nom d'art religieux ?

Ses dons de coloriste, sa sensibilité, sa liberté d'expression que guident de hautes aspirations spirituelles en font la digne héritière des tailleurs d'images d'antan.



JANINE LEROUX
COMBAT DE RENNES,
1959

Graveur de vocation, Janine Leroux-Guillaume procède d'un tout autre esprit. Dix années de pratique du burin lui ont donné une main aussi sûre que docile; main au service d'une artiste sensible, certes, mais sachant déjà devant le cuivre vierge ce que sera l'oeuvre projetée. Aucun des hasards de l'acide, hasards heureux parfois, ne sauraient la faire dévier de son idée première. Le *Combat de Rennes* qu'elle nous offre est un bel exemple de cette fermeté de pensée dominant d'incontestables dons techniques.

C'est vers un monde bien à elle que nous conduit Françoise Bujold. Elle grave comme elle écrit, c'est-à-dire en poète. Cela participe de l'invitation et de la confiance. Et c'est bien plus par la sensibilité que par l'habileté du trait que s'établit la communication. Non que l'artiste ignore les arcanes du métier, bois et cuivre sont pour elle des amis de longue date, mais bien par une sorte d'auto-défense qui la porte à se défier constamment d'une possible primauté technique sur le simple mais combien éloquent message qu'elle nous propose.

Dernier venu dans cet art d'ascète qu'est la gravure, Richard Lacroix, avec une fougue étonnante, tend à bouleverser, par un luxe de moyens étourdissants, d'antiques disciplines. Il a découvert la gravure il y a peu, s'y est jeté à corps perdu. Depuis c'est un farouche combat entre l'impérieuse matière et l'exigence créatrice de l'auteur.

Devant sa planche Lacroix fait irrésistiblement penser à un jeune pur-sang que l'on bride pour la première fois. Mais cette impétuosité, cette insubordination, cette extraordinaire vitalité sont l'exutoire de dons exceptionnels. Dangereux, si dans quelques années ces dons étaient mis au service de la facilité. Il n'en reste pas moins que certaines de ses oeuvres sont celles d'un authentique artiste; à tout le moins l'un des meilleurs espoirs, à notre connaissance, de la gravure canadienne.



RICHARD LACROIX • BATEAU PANTÔME, 1959